

ACADÉMIE DE NANCY

SÉANCE

DE

RENTÉE DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

LE 7 NOVEMBRE 1895

UNIVERSITÉ DE NANCY

ACADÉMIE DE NANCY

RENTRÉE SOLENNELLE
DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

—

NANCY

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

51, Rue Saint-Dizior, 51

—
1896

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. BLEICHER, professeur à l'École de Pharmacie

A LA SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE DES FACULTÉS

Le 7 Novembre 1895

MESDAMES,
MESSIEURS,

C'est la première fois que l'École supérieure de pharmacie est appelée à prendre la parole dans cette solennité qui réunit tout le corps universitaire, et, si l'honneur est grand pour celui qui la représente, grande est aussi la difficulté de trouver un sujet qui puisse intéresser tous ses auditeurs.

L'enseignement que donne notre École ne prépare pas ses professeurs à l'art oratoire, et la nature de leurs occupations journalières ne les rend pas aptes à traiter les questions qu'affectionnent particulièrement ceux qui ont la mission de parler ici devant vous.

Le sujet de ce discours sera donc pris en dehors de la science pure et appliquée, je le tirerai de souvenirs plutôt que de documents écrits, et j'ai eu en le composant le plaisir de revivre la partie la plus agréable et non la moins utile de ma vie.

Il s'agira bien de voyages, mais non de ces voyages au long cours, dont notre collègue, M. le professeur Thoulet nous entretenait il y a quelques années avec tant de verve communicative, et dont il nous faisait si bien ressortir l'intérêt et l'utilité dans l'éducation de la jeunesse.

Nos visées sont plus modestes, il sera simplement question de ces excursions, qui vous prenant au plus trois journées, viennent agrémenter, sans l'interrompre, la série des études.

Les excursionnistes, vous les connaissez, Messieurs, vous avez tous vu, dès le retour de la saison favorable, des groupes d'étudiants, munis ou non de boîtes vertes, de sacs et de marteaux, se dirigeant vers la gare ou les faubourgs pour y rejoindre les professeurs chargés de les guider.

En vous parlant de ces voyages, de leur but, de leur utilité, c'est moins à vous, Messieurs les Étudiants en médecine, en sciences, en pharmacie, qui les connaissez depuis longtemps, que nous nous adressons. C'est à nos collègues des différentes Facultés et Écoles, aux étudiants en droit et en lettres, et notre ambition serait d'aller jusqu'aux personnes étrangères à l'enseignement. Il serait à souhaiter que tout le monde sut à quoi servent ces mobilisations périodiques d'une Faculté ou École.

Ces sortes d'excursions que l'on pourrait aussi qualifier de *travaux pratiques extérieurs* n'ont pas eu, à notre connaissance, la bonne fortune d'être célébrées en vers ou en prose dans des discours académiques, comme l'ont été les vacances universitaires.

Elles ont cependant un passé, et sans remonter aux Grecs et aux Romains, qui peut-être les pratiquaient à leur manière, elles peuvent se réclamer à juste titre de deux grands noms de la renaissance littéraire et scientifique française, de François Rabelais et de Bernard Palissy.

N'est-ce pas le premier des deux qui traitant de l'éducation de son jeune héros dit au chapitre intitulé : Comment Gargantua feut institué en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour :

« Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé et
 « rafraîchi d'habillements, tout doucement retournait, et
 « passant par quelques prés ou autres lieux herbus, visi-
 « tait les arbres et plantes, les conférant avec les
 « livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste,
 « Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander et Galen, et en
 « emportait de pleines mains au logis : desquels avait
 « la charge un jeune païge nommé Rhizotome, ensemble
 « de marrochons, de pioches, cerfouettes, bêches, bran-
 « ches et autres instruments requis à bien arboriser. Eulx
 « arrivés aux logis, cependant qu'on apprêtait le souper,
 « répétaient quelques passages de ce qu'avait été leu... »

N'est-ce pas là le cadre des excursions botaniques même modernes ? Si nous ne nous attachons pas à suivre les vénérables auteurs que cite Rabelais, si l'observation directe guidée par les livres les plus autorisés les a remplacés, nous n'en procédons pas moins de même.

La cueillette de plantes effectuée par nos jeunes *rhizotomes*, est suivie de l'étude faite sur place ou avant le repas dans les grandes excursions.

Si nous voulions approfondir l'œuvre de Rabelais, nous y trouverions encore l'indication d'autres excursions scientifiques qui ne font plus guère partie de nos programmes.

Il recommande à son élève l'examen du ciel au point de vue astronomique, et ce qui nous touche de plus près encore les visites « aux boutiques de drogueurs, herbiers
 « et apothecaires, ou soigneusement devait considérer
 « les fruits, racines, feuilles, gommés, semences, axunges
 « peregrines, ensemble aussi comment on les adulterait. »

On a dit bien souvent que dans le programme d'études

tracé par lui pour son élève se trouvait en germe tout le cadre de l'éducation littéraire et scientifique moderne. A notre point de vue, un genre d'études, et partant d'excursions, y manque.

Ce sont les études et les excursions géologiques, mais ici vient immédiatement prendre place Bernard Palissy qui a suivi de bien près Rabelais. On peut dire de lui que devançant de beaucoup son temps, il a été en quelque sorte l'inventeur de la géologie et de son étude sur le terrain.

Nous pouvons aussi le considérer comme le promoteur des excursions géologiques, en interprétant dans un sens large certains passages de son livre.

Ne nous cite-t-il pas, en effet, une longue liste de personnes de son temps, et non des moindres, jeunes et vieilles, qui, sous sa conduite, ont été en différentes carrières des environs de Paris vérifier et discuter ses observations ?

Si l'on tient compte de ce qu'étaient alors la géologie et la paléontologie, ces réunions constituaient une sorte de cénacle, d'académie, au sein de laquelle on ne se contentait pas de commenter des résultats acquis, mais on fondait une nouvelle science basée sur l'observation directe et faite en dehors des laboratoires.

La Renaissance en France n'a donc pas été indifférente à ce mode d'enseignement pratique, qui paraît avoir été moins en honneur au siècle suivant, pour être repris, comme on le verra plus loin, au XVIII^e siècle.

Nous n'avons pas ici la prétention de faire l'historique des excursions scientifiques dans tous les centres universitaires de la France, nous contentant des limites de notre Université régionale, sans oublier cependant le souvenir de notre chère Alsace.

Suivant M. l'abbé Martin, dans son histoire de l'Université de Pont-à-Mousson, dès 1719, date de la fondation

du Jardin botanique de cette ville, indépendamment des cours ou démonstrations botaniques, Pacquotte conduisait en herborisation les élèves se destinant à la médecine, pour leur faire connaître les plantes médicinales croissant dans le pays.

C'était le seul but que l'on se proposait dans ces promenades scientifiques, jugées cependant dès lors si importantes qu'elles se sont continuées, non sans quelques vicissitudes, jusqu'en 1768, à la suppression de l'Université de Pont-à-Mousson.

Il est à regretter que les renseignements sur ce sujet se bornent à une simple inscription au programme des cours.

Il nous plairait de pouvoir retracer, sur des documents certains, le tableau de ces courses botaniques qui devaient évidemment avoir pour théâtre la côte de Mousson, le Haut-de-Rieux et la fontaine du père Hilarion.

Le collège des médecins de Nancy, devenu collège royal en 1752, peu de temps avant de prendre l'héritage de la Faculté de médecine de l'Université de Pont-à-Mousson, avait également institué des courses botaniques.

Suivant Buchoz, dans son *Tournefortius Lotharingiae*, François-Nicolas Marquet, nommé doyen du collège royal à sa fondation, « a démontré aux élèves en pharmacie les plantes de la campagne, n'y ayant pour lors « aucun jardin pour les démontrer. »

Le même auteur, que l'on a souvent qualifié de père de la botanique en Lorraine, a fait en 1762, comme professeur du même collège, « huit herborisations à une « ou deux lieues de Nancy, pour démontrer aux curieux « qui l'accompagnaient, les plantes qui croissent aux « environs de cette capitale. »

Nous y retrouvons la série presque complète de nos herborisations d'une demi-journée.

Le professeur de botanique du collège royal de 1770

à 1792, Guillemain, ne semble pas avoir suivi les traces de Buchoz ; le Jardin des plantes fondé depuis 1758 par Stanislas sur les instances de Bagard, paraît avoir suffi à ses démonstrations.

Willemet professe la botanique dans l'École libre fondée le 4 nivôse an IV, mais nous n'avons pu savoir si les courses scientifiques y avaient leur place.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle elles ont eu lieu assez régulièrement, mais il est vrai de dire qu'on ne peut pas toujours les qualifier d'universitaires.

Elles ont, en effet, été tantôt dirigées par les professeurs chargés du cours municipal de botanique fait au Jardin des plantes, Amiel, par exemple, sous le premier empire, tantôt par des professeurs de l'École de médecine, comme Laurens, Planchon de Montpellier, et Godron lui-même dans son premier séjour à Nancy.

Mais c'est à son retour dans notre ville, comme professeur de botanique, zoologie, géologie, minéralogie de la Faculté des sciences, fondée en 1854, que Godron les a réorganisées définitivement, en leur imprimant une direction qui n'a pas failli jusqu'à la fin de sa carrière universitaire, malgré les charges de ce multiple enseignement.

L'ancienne Université de Strasbourg ne paraît pas avoir pratiqué les excursions botaniques organisées pour les étudiants avant la fin du XVIII^e, au moins ne s'en trouve-t-il pas à notre connaissance, de trace dans ses archives.

La course botanique, qualifiée *deambulatio*, dans certains documents de la période révolutionnaire, de 1791 à 1799, est dirigée *in agro argentoratensi* par les professeurs Spielmann et Herrmann, mais on ne la retrouve plus depuis cette dernière date jusqu'aux temps des professeurs Nestler 1825 et Fée 1846-1870, qui menaient leurs élèves jusque dans les Hautes-Vosges.

L'École supérieure de pharmacie de Strasbourg, créée en 1835, l'a immédiatement introduite dans ses programmes. Le professeur Kirschleger, auteur de la Flore d'Alsace, la considérait comme un complément indispensable de l'éducation théorique donnée au cours. Plus tard, vers 1860, il donna aux courses botaniques une très grande extension par la création de l'Association philomathique vogéso-rhénane.

Plus d'un de nos contemporains se souvient qu'il avait le talent d'y rendre la science aimable et pleine d'attraits non seulement pour les jeunes élèves, mais aussi pour les nombreux amateurs d'histoire naturelle de tout âge qui les suivaient.

Nous devons à la mémoire de nos anciens professeurs de la Faculté des sciences de Strasbourg, Daubrée, Schimper, Lereboullet, Baudelot, de rappeler que de 1860 à 1870, ils menaient leurs élèves aux environs de la ville et jusque dans les Vosges pour les former à l'observation sur le terrain en géologie comme en zoologie.

Un autre établissement d'enseignement supérieur technique, l'École forestière de Nancy doit prendre place ici, car les excursions scientifiques et opérations sur le terrain y sont en grand honneur et se trouvent mentionnées sur le programme d'études dès sa fondation en 1825.

C'est ici même que la série la plus variée d'excursions a été instituée, car il fallait répondre aux divers besoins d'un enseignement qui devait unir dans de fortes proportions la pratique à la théorie.

On allait dès le début de l'École, et l'on va encore en excursion botanique, géologique et ces deux séries sont complétées par d'autres plus longues, dirigées au point de vue purement technique.

Elles durent en tout chaque année environ un mois et demi sur le terrain, réparties sur l'hiver, le printemps et l'été.

Ces travaux pratiques extérieurs de l'École forestière de Nancy dépassent par conséquent de beaucoup l'importance de ceux dont se contente l'enseignement supérieur.

Nos courses scientifiques sont limitées aux Vosges, ou à la région de la Meuse, plus rarement à la Champagne, tandis que dans cet établissement, le Jura, souvent les Alpes sont visités par les élèves sous la conduite de leurs maîtres.

On voit donc, qu'avant 1870, les excursions botaniques, les plus anciennes en date, tenaient le premier rang. Depuis, sans diminuer d'importance, elles partagent avec d'autres les faveurs du monde universitaire en vertu du mouvement très prononcé vers l'enseignement pratique qui se produit après la guerre.

A Nancy, les Facultés et Ecoles réorganisées et complétées, rivalisent entre elles.

La Faculté de médecine reprend bientôt les traditions de Strasbourg et l'herborisation, comme la visite aux établissements d'aliénés et aux établissements d'hygiène, complète le programme des cours théoriques.

La Faculté des sciences continue avec Godron et son successeur à intéresser ses élèves à la Flore lorraine.

Quant à nous, disciple fervent de Kirschleger, dont nous occupons la chaire, nous avons eu également à cœur, dès notre arrivée à Nancy en 1877, de restaurer les habitudes de notre ancienne École qui comportaient une course botanique hebdomadaire pendant le semestre d'été.

Le mouvement dont nous venons de parler a été si intense qu'on en trouve la trace dans une circulaire ministérielle qui consacre officiellement pour l'enseignement secondaire ce que l'enseignement supérieur avait organisé spontanément.

Ici encore, Nancy marche à la tête du progrès, car

chacun sait que plusieurs de nos établissements d'instruction, l'École professionnelle de l'Est, entre autres, font depuis de nombreuses années une ou plusieurs excursions de ce genre dans le semestre d'été.

Laissant à d'autres plus autorisés que nous le soin d'en parler avec détail, nous chercherons ensemble quelle est, pour les excursions d'une demi-journée, et pour celles qui se prolongent pendant plusieurs jours, leur but multiple, et dans quelle mesure on doit les considérer comme utiles et même indispensables dans l'enseignement supérieur.

Nous sommes au mois de novembre. Le semestre d'hiver va commencer ; ce n'est pas tout à fait saison morte pour nos excursionnistes.

Les élèves de l'Institut chimique, ceux de l'École de pharmacie peuvent encore, avant les grands froids, visiter quelques établissements industriels en ville ou aux environs.

Quant aux botanistes et aux géologues, ils profiteront volontiers des rares belles journées de novembre. L'excursion sur le terrain peut, dans les deux cas, être aussi fructueuse qu'en été. Certains cryptogames, et spécialement les champignons, ne se récoltent même que dans cette saison, à la condition que le froid ne soit pas trop précoce.

Mais le semestre d'été est, en réalité, le vrai temps de ces sortes de travaux pratiques extérieurs.

Chaque semaine, le plus souvent dans l'après-midi, partent alors des caravanes universitaires, sous la conduite de maîtres.

Il s'agit, pour les uns, de visiter des établissements d'aliénés, des usines ou des laboratoires industriels, pour les autres, d'aborder sur le terrain les problèmes de stratigraphie et de paléontologie que soulèvent nos terrains sédimentaires des environs de Nancy ; le plus

grand nombre, enfin, va recueillir et étudier les plantes qui constituent la flore spontanée de nos régions.

Maîtres et élèves sont heureux d'échapper pour le plein air à l'atmosphère des laboratoires et des amphithéâtres et le professeur qui organise une sortie est toujours le bien venu.

Dans ces courses souvent longues, le maître est plus en contact avec l'élève que dans la salle de cours, que même dans les laboratoires de travaux pratiques.

Marchant à leur côté, sous le soleil, comme sous la pluie, il devient momentanément un compagnon de voyage expérimenté, et ce rapprochement fait taire bien des préventions en dévoilant l'ami et le conseiller là où jusqu'alors on ne voyait que le professeur.

On ne peut s'imaginer combien de sujets sont abordés dans ces promenades où la curiosité sans cesse éveillée conduit l'élève à l'observation des faits dont il n'aurait compris ni la valeur ni la signification sans leur constatation sur place.

On pourra nous objecter que la botanique, moins que toute autre science est capable de développer la précieuse faculté d'observer et de déduire.

Telle est, en effet, l'opinion trop répandue dans le public sur la science des plantes.

On ne s'étonnera pas si nous réagissons contre cette opinion fâcheuse, que ne mérite certes plus la botanique moderne, une des branches de l'histoire naturelle qui a fait dans ces dernières années les plus grands progrès, et qui, par ses applications, les problèmes multiples qu'elle pose et qu'elle résout, a pris un rang important parmi ses pairs.

Les spéculations de haute volée peuvent donc y être abordées avec certains élèves, mais, hâtons-nous de le dire, leur place est restreinte, car le maître qui dirige

des excursions n'oublie jamais que c'est à la masse qu'il doit surtout s'adresser.

C'est ici qu'intervient l'analyse minutieuse et détaillée des plantes, faite sous l'œil du maître, et son complément, l'enseignement mutuel d'élève à élève, ce qui augmente singulièrement la portée de nos excursions. On est généralement trop nombreux pour que tous, dans la liberté de la marche, et, souvent à cause de la difficulté des chemins, puissent rester autour du professeur.

Mais il est rare que dans les groupes, il ne se trouve pas un préparateur ou à son défaut, un élève plus instruit qui le remplace par ses conseils et ses éclaircissements.

Il ne peut venir à l'idée de personne de contester les heureux effets de ce mode d'enseignement, quelque familier qu'il soit.

Si les travaux pratiques de plein air se bornant à une demi-journée, dont nous nous sommes occupés jusqu'ici exclusivement, ont des avantages précieux, ils sont évidemment plus complets encore lorsqu'ils se prolongent pendant plusieurs journées.

On nous permettra de parler ici des excursions botaniques inaugurées par nous il y a quinze ans, et qui, chaque année, réunissent pendant trois jours élèves et maîtres dans la région des Hautes-Vosges du versant lorrain.

On s'en préoccupe à l'École longtemps avant le moment où elles deviennent possibles, et dès la fin du semestre d'hiver la question de savoir où elles seront dirigées est posée en toute occasion.

Les anciens entretiennent les nouveaux des épisodes des excursions des années précédentes, et éveillent leur curiosité et leur désir d'y assister.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer les racines profondes de cette institution d'une grande excursion botanique couronnant pour ainsi dire la série des petites et marquant la fin du semestre d'été.

C'est une tradition des plus respectées ; tout le monde y trouve un avant-goût des vacances prochaines.

Sans doute il arrive que plusieurs sont séduits par l'attrait d'un voyage dans un pays nouveau, plus que par la science pure. Le profit, pour être moindre, est cependant réel. N'est-ce rien que d'avoir visité des régions inconnues, de belles montagnes, dans des conditions excellentes, avec des guides qui savent ne pas négliger les beautés naturelles pour la botanique, et ne s'imprègnent-on pas, chemin faisant, en herborisant même sans goût prononcé, des beautés de la flore des Hautes-Vosges, si différente de celle de la plaine lorraine ?

Si nos élèves y cherchent et y trouvent, les zélés, la connaissance approfondie de la flore lorraine, les tièdes, simplement le charme de la nouveauté, tous y rencontrent des occasions d'affirmer et de resserrer les liens de solidarité si nécessaires dans une même École et partant dans une même Université.

Quelle meilleure occasion de montrer partout où l'on passe qu'on sait se respecter soi-même et respecter le corps auquel on appartient.

L'éducation morale de nos jeunes gens ne peut donc, grâce à une main ferme, mais paternelle, que gagner à ces sortes d'excursions.

Les caractères difficiles ou peu sociables émoussent leurs angles sous l'influence calmante des beaux sites que l'on traverse, les excursions sont des temps de trêve pendant lesquels la bonne camaraderie s'impose, et nous avons bien des raisons de croire que l'amitié née dans ces conditions, avec des souvenirs communs, de bons offices changés et rendus, n'est pas un sentiment aussi fugitif qu'on pourrait le supposer.

Les grands voyages de l'École forestière sont, à n'en pas douter, plus fructueux encore, car ils contribuent largement, de l'avis de tous les maîtres, à faire prendre

aux élèves le goût de la profession qu'ils ont embrassée.

Les bons résultats sont également très appréciables lorsqu'il s'agit de courses géologiques.

Elles ont même, plus que les autres, le privilège de réunir aux étudiants, leur clientèle naturelle, des personnes étrangères à l'enseignement, désireuses de voir sur le terrain les applications de cette science dont une connaissance théorique leur a fait entrevoir la profondeur et la difficulté.

Dans ces courses, elles apprennent aussi à connaître et à apprécier la jeunesse des hautes écoles.

Ce contact de nos professeurs de sciences et de nos élèves avec les curieux de la nature est plus rarement réalisé dans les autres genres d'excursions.

Nous devons cependant à la vérité de dire qu'il nous est arrivé fréquemment, depuis quelques années, d'ouvrir nos rangs, sur leur demande, à des personnes étrangères à l'Université ou à des élèves et même à des maîtres des autres Facultés.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des résultats généraux de ces leçons de choses sur le terrain.

Il en est d'autres plus spéciaux qui restent à mentionner, correspondant aux divers ordres d'enseignement.

L'étudiant en chimie générale ou appliquée, s'il ne sortait du laboratoire pour visiter les grands établissements industriels, ne pourrait se rendre compte des modifications d'appareils exigés pour la production à bon marché et en grande quantité des produits les plus usités.

Qui peut admettre que la visite attentive, sous la conduite du maître et avec le concours de nos savants industriels, des hauts-fourneaux, des salines, des nombreuses usines de tout genre que l'on rencontre à Nancy et dans les environs ne profitera pas mieux à l'élève que les meilleures figures des traités de chimie ?

Les étudiants en médecine n'ont-ils aucun intérêt à visiter les établissements d'aliénés, ceux d'hygiène publique, nos élèves en pharmacie ne sont-ils pas désireux de voir se dérouler sous leurs yeux dans les manufactures, fabriques, laboratoires, les opérations que leurs maîtres ont tant de peine à leur expliquer théoriquement ?

Dans ces divers cas les excursions scientifiques ont une utilité primordiale, elles doivent faire partie de l'enseignement au même titre que celles des élèves de l'École forestière dont le caractère est plus nettement professionnel encore. On peut même affirmer qu'elles sont au moins aussi utiles que les courses botaniques.

On peut, en effet, réunir dans un Jardin des plantes, suivant un classement méthodique, les végétaux que l'on va chercher « es prés et lieux herbus » comme disait Rabelais. Les élèves peuvent en prendre connaissance dans ces conditions sans sortir de la ville, mais il est facile de comprendre qu'il manquera quelque chose à leur éducation botanique.

L'arrangement des plantes dans un jardin, fut-il basé sur les affinités les mieux démontrées n'a rien de commun avec la nature, où toutes les espèces se trouvent mêlées les unes aux autres dans des proportions qui en font des groupements connus sous le nom de *Flores*.

C'est par l'herborisation que l'élève apprendra la valeur et la signification de ces groupements, reconnaîtra les liens qui unissent la plante au sol, et là seulement il rencontrera quelques plantes utiles à connaître, les champignons parmi les cryptogames, que les jardins botaniques ne peuvent lui fournir.

Tels sont les principaux résultats que se proposent les botanistes dans leurs excursions universitaires. On peut dire des géologues qu'ils ont des visées tout aussi hautes.

Sœur cadette des sciences naturelles, la géologie est née des observations sur le terrain qu'ont fait ceux qui,

comme Bernard Palissy, ont été les premiers à étudier la « nature des pierres » sans aucune idée préconçue.

Rien d'étonnant dès lors que les excursions y soient en grand honneur.

Cette science ne devient même réellement attrayante pour les commençants que lorsqu'elle est enseignée pratiquement, et à ce point de vue, une simple tranchée de chemin de fer, une carrière en apprennent plus long que les livres les mieux conçus.

La paléontologie risque, elle aussi, de les laisser indifférents s'ils n'ont pas eu le plaisir de recueillir eux-mêmes les fossiles sur le terrain. Il suffit pour s'en rendre compte, de voir le vif intérêt que présentent aux jeunes gens les courses faites dans les terrains fossilifères, et de l'opposer au peu d'attrait qu'ont pour eux les Vosges qui, ne renfermant aucun terrain de ce genre, ne leur offrent, avec de rares accidents stratigraphiques, que des échantillons lithologiques variés.

Tout invite donc le futur naturaliste aux courses géologiques, l'attrait du connu, comme celui de l'inconnu, car il arrive souvent que des découvertes paléontologiques ou autres sont faites au cours d'excursions d'élèves.

Les amateurs d'histoire naturelle remarqueront peut être que la zoologie ne tient pas la place que lui revient de droit dans la série des excursions scientifiques signalées jusqu'ici.

Avec eux nous regrettons cette lacune, en constatant toutefois que des excursions de ce genre sont moins importantes que celles qui ont pour objet la botanique, la géologie, et dans un autre ordre d'idée, les établissements industriels.

Si Nancy est loin de la mer, la mer vient à ses laboratoires sous forme d'animaux marins provenant de l'Océan et de la Méditerranée. Mais si ces envois périodiques sont indispensables pour l'étude des invertébrés

marins, les invertébrés terrestres et aquatiques des environs de la ville ne sont pas, croyons-nous, quantité négligeable.

Nous possédons, sur nos collines, dans nos forêts, nos vallons, à proximité de la ville, d'excellentes stations d'insectes ou de mollusques.

Organiser des excursions en temps utile pour recueillir ces animaux, les étudier chez eux et non dans des boîtes de collection, serait une œuvre utile et agréable à la fois, à laquelle nous ne désespérons pas de voir se consacrer un jour un de nos jeunes maîtres les plus sympathiques.

Nous ne rêvons pas de faire de nos élèves des entomologistes, des botanistes et des géologues, ce que nous nous proposons ainsi serait de leur faire prendre contact avec la partie la plus accessible et la plus attrayante de la faune locale, trop négligée à notre avis, dans les études scientifiques.

Ce serait aussi multiplier les leçons de choses, et peut-être, en étendant le cercle des connaissances de tous, provoquer des vocations de spécialistes pour le plus grand bien de la science.

Ce but, nous pouvons l'affirmer, a déjà été atteint bien des fois, et, si nos excursions se terminent en chansons, comme cela arrive souvent dans ce pays de France, elles laissent aussi des souvenirs plus prochains.

Nous ne parlons ici que pour mémoire des photographies et des programmes illustrés, œuvres de nos étudiants.

Il reste à l'Institut chimique de Nancy des souvenirs plus utiles et plus pratiques encore des visites aux établissements industriels.

Les élèves ont pris la bonne habitude de désigner un des leurs pour faire un compte rendu aussi complet que possible de ce que l'on y a vu et observé. Ce travail est

ensuite lu dans une de leurs réunions et discuté par eux. Dans certains cas, il est communiqué au professeur qui le complète et en augmente ainsi la valeur.

Des traditions analogues sont depuis longtemps établies à l'École forestière, où de tout temps les élèves ont dû rédiger un compte rendu personnel de leurs courses et opérations sur le terrain.

Beaucoup de collections, enfin, ont commencé dans une course géologique ou botanique, bien des sujets d'étude en ont été tirés, plantes, fossiles, animaux vivants, qui ont servi à alimenter les travaux pratiques du laboratoire.

Nous avons donc bien des raisons de dire en commençant que ces promenades sont des travaux pratiques extérieurs qui ont l'avantage d'amener les élèves à la connaissance complète du pays dans lequel ils vivent, à celle pour mieux dire, de la petite patrie dans la grande.

Victor Hugo a dit : « Rends-toi compte de tout, connaître c'est aimer. » Nous nous efforçons d'inculquer ce principe à nos jeunes gens.

La ville de Nancy, et c'est par là que nous terminerons ce discours qui pourrait tout aussi bien être appelé un panégyrique en l'honneur des excursions scientifiques universitaires, est particulièrement bien située pour les favoriser.

Les sujets d'étude les plus variés se rencontrent dans ses environs immédiats, aux points de vue industriel, forestier, botanique, géologique en particulier.

Beaucoup d'industries dont la pratique peut et doit intéresser les élèves s'y rencontrant et les futurs médecins, les futurs chimistes, les futurs pharmaciens en peuvent parcourir le cercle très étendu dans chacune de leur série d'années scolaire, sans déplacements considérables.

La botanique, par contre, exige aujourd'hui des courses

un peu plus longues, en raison du développement pris par la ville depuis une vingtaine d'années. Les rues, les jardins ont envahi les stations privilégiées. On ne peut plus aujourd'hui, comme du temps de Godron, ainsi que se le rappellent ses élèves les plus distingués, MM. le professeur Fliche, et Emile Gallé, herboriser avec fruit au faubourg Saint-Jean, à la Croix-Gagnée, ou sur les hauteurs de Boudonville.

Toutefois, les environs de la ville offrent encore actuellement des stations intéressantes à visiter.

Si les hauteurs que l'on peut atteindre en une heure de marche ne sont pas très grandes, elles sont suffisantes pour avoir retenu, dans les vallons qui en descendent, des plantes subalpines que l'on est habitué à ne trouver que dans les Vosges.

On devine que nous voulons parler du massif de Haye, ce rendez-vous des forestiers et des botanistes, qui est à lui seul un centre d'attraction.

Peu de villes de l'importance de Nancy ont à leur porte des bois d'une semblable étendue, si accidentés, si variés d'aspect et si bien étudiés par les générations de professeurs qui se sont succédé dans les divers établissements d'enseignement supérieur et spécialement à l'École forestière.

La ville est plus heureusement située encore aux points de vue géologique et paléontologique. Sans doute on n'observe pas dans ses alentours de grands accidents stratigraphiques, mais on peut y voir de modestes fractures ou failles, et d'ailleurs la richesse en fossiles du bassin lorrain est connue de tous les géologues qui y rencontrent la série presque entière des terrains secondaires.

C'est au point que dans toutes les collections de France et de l'étranger, on trouve en abondance des exemplaires, des séries même, provenant, pour le jurassique des environs de Nancy, pour le trias de ceux de Lunéville.

Si les gisements qui fournissent ces fossiles n'existent plus tous, ou, si pour mieux dire, certaines exploitations de carrières devenues classiques ont été fermées, il s'en est ouvert d'autres en assez grand nombre pour que personne n'en revienne les mains vides.

Enfin, il existe autour de nous des témoins nombreux et intéressants d'un ordre de phénomènes tout à fait différent de celui qui a donné naissance aux dépôts marins du trias et du Jura, nous voulons parler de ces phénomènes géologiques terrestres, reflets des changements cosmiques qu'ont subis nos régions pendant des périodes alternatives de froid et de réchauffement.

On peut reconnaître dans des excursions dirigées sur nos plateaux la trace de fleuves dont le nom n'existe dans aucune géographie, et suivre sur les flancs des vallées la marche descendante du phénomène qui a produit leur creusement et modelé le relief actuel de nos régions.

On dit quelquefois que les petites causes peuvent produire de grands effets.

Pourquoi ne classerions-nous pas dans cette catégorie les excursions scientifiques universitaires qui ont pour effet de provoquer chez tous le sentiment de la nature, chez beaucoup le sens de l'observation et le goût des recherches personnelles ?

Nous avons voulu nous faire leur avocat, sans dissimuler notre partialité.

S'il y a des ombres au tableau, qu'on ne nous reproche pas de les avoir négligées ; mieux que personne nous les connaissons, mais dans notre intime conviction, la lumière l'emporte largement.

Pour résumer d'un mot : Si nous entraînon's parfois nos étudiants hors des laboratoires et des salles de cours, c'est dans le but de leur faire aimer, en communion avec la nature, la science, leurs maîtres et la région au milieu de laquelle rayonne notre chère Université !

